

Quand le cheval dit « non ! »

Même les professionnels les mieux avertis y sont parfois confrontés : le refus, qualifié la plupart du temps de « désobéissance » peut survenir devant un obstacle, dans une figure de dressage, au détour d'un chemin de campagne, devant une voiture d'attelage ou face à la rampe d'un camion... Ce refus d'aller plus loin, d'aborder ou de franchir la difficulté, se manifeste donc dans toutes les applications de l'activité équestre. Le cheval un jour dit « non ! » et l'être humain (surtout s'il manque d'expérience, de technique et de connaissances) tellement habitué à voir le voir pardonner ses erreurs (mais quelles erreurs ?!), et rester imperturbablement volontaire et complaisant, se trouve subitement démuné face à cette attitude (cette trahison !) dont bien souvent la responsabilité n'incombe pourtant qu'à lui seul, mais ça, il ne s'en rend pas (encore)compte...

Le refus peut avoir de multiples causes : frayeur subite causée par un élément inhabituel dans l'environnement du cheval, manque de confiance, impossibilité physique ou mentale de réaliser telle ou telle action, expérience traumatisante, manque de préparation, fatigue ou ennui... A l'heure du refus, il est en tout cas temps pour le cavalier de se poser les bonnes questions, de faire la juste analyse de ce qui vient de se passer afin de réagir de la manière la plus appropriée, faute de quoi ce refus occasionnel peut rapidement se transformer en habitude...

Le refus en obstacle

Les quatre pieds plantés dans le sol, arc-bouté devant une barre qui lui paraît infranchissable ou se dérochant devant l'obstacle comme un cheval de tauromachie évite le taureau, le cheval qui refuse ou se dérobe se rencontre régulièrement sur les parcours, beaucoup plus toutefois au niveau amateur que professionnel... Jamais catastrophique mais toujours alarmant, le refus signifie que quelque chose vient de mal se passer pour le cheval : effrayé, décontenancé par une action incongrue de son cavalier, mal amené sur l'obstacle, déséquilibré, fatigué, il s'arrête, refuse de coopérer. C'est sa décision et il estime qu'il n'a pas eu le choix...

Confronté au refus, le cavalier doit accepter de se remettre en question car dans la plupart des cas, c'est lui qui porte la responsabilité de cette désobéissance. Il doit donc apprendre à réagir de manière constructive : remettre le cheval aux ordres sans céder à la colère et revenir sur l'obstacle sans trop tarder. « Quand le refus survient, il faut mettre le cheval en avant, droit, dans les aides, et on revient sur l'obstacle avec un maximum d'engagement, sans courir. Il faut éviter, comme on le voit trop souvent faire, de revenir sur l'obstacle de plus en plus vite : il faut avoir de plus en plus d'impulsion pour que le cheval puisse employer son arrière-main en ayant de la réserve. »(Jean-Paul Musette). Et comme chacun le sait, il ne faut pas confondre impulsion et précipitation...

Si le refus survient à l'entraînement, il est toujours conseillé de revenir deux ou trois fois calmement -mais avec un cheval correctement en impulsion- sur l'obstacle qui a posé problème et de récompenser chaleureusement après chaque saut afin de renforcer le « bon comportement » du cheval, en tout cas, afin de laisser la place chez lui plus au bon souvenir qu'au mauvais. Il est possible, dans certains cas et surtout avec de jeunes chevaux, de faire « tirer » l'élève débutant ou récalcitrant par un cheval professeur qui lui donnera de la confiance, mais ceci ne peut pas devenir une habitude et ne peut en tout cas pas remplacer le travail dans le contrôle et la rectitude...

Le cavalier ne peut en tout cas jamais manquer de jambes (des jambes, toujours des jambes !), Philippe Lejeune en apporte la preuve par A plus B : « Un jour, j'ai fait travailler un cavalier en leçon sur une ligne de quatre oxers à une foulée. Systématiquement, le cheval franchissait les deux premiers obstacles et passait à côté des deux autres parce que le cavalier manquait de jambes. Pour le lui prouver, j'ai monté le cheval avec les rênes attachées autour de l'encolure, les mains sur les hanches, et je l'ai envoyé sur la ligne. Ce cheval droit et encadré par mes jambes, a sauté la ligne sans se poser de question... »

Si le cheval persiste dans son refus alors que le cavalier estime avoir agi correctement, la cause de la désobéissance peut être ailleurs : « Le refus est un signal d'alarme qui peut avertir le cavalier d'un problème physique chez sa monture : si l'abord de l'obstacle est correct et que le cheval refuse, il faut toujours se poser la question de savoir s'il n'a pas mal quelque part et le faire contrôler par un vétérinaire » (Patrick Mc Entee)

La cravache comme aide, pas comme instrument de répression

Il est toujours déconseillé de cravacher un cheval qui a refusé, ou alors, si on estime légitime de le faire, cette punition doit être infligée dans les deux ou trois secondes qui suivent immédiatement le refus. Passé ce délai, le cheval ne comprend plus pourquoi il a été corrigé ou en tout cas ne parvient plus à faire l'association refus/correction. « Frapper sur un cheval qui s'arrête conduit rapidement au conflit et au manque de confiance : un cheval qui saute à la peur de la cravache ne fera jamais un parcours sans faute. Se battre contre un animal qui pèse 600 kilos alors que moi j'en pèse 60 n'a aucun sens. La solution au refus ne peut donc pas être la force... Moi, quand j'ai un problème de ce genre, je me fais aider : je prends régulièrement cours avec Nelson Pessoa et je pense que chacun, à son niveau, doit accepter de se faire aider en cas de problème par des personnes plus compétentes plutôt que de reporter la responsabilité de ce qui arrive sur le cheval et de le punir sans raison. » (Patrick Mc Entee). Plutôt que de punir un cheval qui dans la plupart des cas a refusé par la faute de son cavalier, il est donc définitivement plus profitable de revenir sur l'obstacle qui a posé problème dans de bonnes conditions et/ou de travailler à la maison à l'amélioration de sa technique.

L'usage de la cravache est controversé en matière de refus, mais il est acceptable que, judicieusement employée, sans colère mais plutôt comme une aide supplémentaire apportée à la jambe, elle peut être utilisée dans certains cas et surtout, quand elle est employée par un professionnel qui sait ce qu'il fait... « La cravache peut être utile quand elle sert à déclencher la poussée des postérieurs à quelques foulées de l'obstacle quand on sent que le cheval se retient et ne répond pas assez à la jambe. » (J-P Musette). La cravache doit donc être considérée comme une aide plutôt que comme instrument de punition... Dans de très rares cas cependant, un cavalier **professionnel** peut être amené à corriger un cheval

de caractère qui a décidé de ne plus sauter. Philippe Lejeune en a monté beaucoup comme ça dans sa carrière, qui lui étaient confiés par des cavaliers qui ne pouvaient plus rien en tirer parce qu'ils leur avaient fait subir quelques mauvaises expériences. Dans certains cas, un travail approprié suffit à remettre ces chevaux qu'on a trompés en confiance, mais parfois, toujours selon Philippe Lejeune, il faut sévir, « empoigner le cheval » et ça, seul un professionnel peut se le permettre « Ca m'est arrivé quelques fois, avec des chevaux de caractère qui ne voulaient même plus entrer en piste. J'ai corrigé une fois, sans colère, parce que j'estimais que la correction était juste et méritée, et après, ces chevaux auraient été au feu pour moi ! ».

Prendre le temps de travailler et d'écouter le cheval

De même qu'il est important de ne pas envoyer trop vite un jeune cheval sur un parcours trop compliqué pour lui ou de l'envoyer sur des barres avec un cavalier inexpérimenté sur le dos, il est capital de ne pas faire sauter trop haut et/ou trop technique des cavaliers encore verts : incapables d'aborder correctement ces obstacles, ils seront vite déroutés et incapables en cas de problème de mettre en œuvre les moyens techniques et psychologiques nécessaires à la remise en confiance du cheval. Ce dernier, peu soutenu par son cavalier, finira par ne plus avoir envie de sauter parce que ça lui demande trop d'effort et /ou parce qu'il a fini par se faire peur... « Quand le cheval a peur, ça se sent, d'ailleurs, il vous le dit, il suffit de savoir l'écouter : il est tendu, il commence à transpirer avant même qu'on commence le travail, se met à stresser quand il entre dans une piste où sont montés des obstacles... Le cavalier intelligent va savoir comment faire pour remettre ce cheval en confiance, avec douceur mais fermeté » (Philippe Lejeune).

Selon Jean-Paul Musette, c'est une erreur que de vouloir montrer systématiquement au cheval les obstacles qui pourraient l'inquiéter : lui mettre ainsi le nez dessus en le flattant de la main risque en effet d'avoir l'effet contraire à celui recherché en attirant l'attention du cheval sur quelque chose qu'il n'est pas dit qu'il aurait remarqué dans le train d'un parcours... Il vaut mieux travailler à la maison en augmentant les difficultés progressivement, en montrant des choses différentes au cheval et caresser après avoir sauté...

La première fois qu'un cheval franchit un obstacle est déterminante : si le saut se déroule sans problème, il y a de fortes chances pour qu'il ne s'en pose plus par la suite (à condition que le cavalier ne commette par d'erreurs). Il est donc important de préparer très intelligemment les jeunes chevaux, afin de leur faire prendre confiance en eux et avoir du plaisir à travailler en ne les laissant aborder que des difficultés qu'ils sont capables de gérer (et que finalement ils ne remarquent même pas) parce qu'ils y ont été préparés... « De la même manière qu'on n'envoie pas un enfant de 7 ans à l'université, on n'envoie pas un cheval de 7 ans sur un parcours d'adulte alors qu'il n'a rien fait avant. Pour moi, dès 4 ans les chevaux doivent être préparés en dressage et en saut, faire des parcours adaptés à leur jeune âge, apprendre à tourner, à changer de pied, à rallonger et raccourcir leurs foulées... ».

Les cavaliers professionnels ont pu remarquer que certaines frayeurs (peur des obstacles naturels, des trous, de l'eau...) ou certaines « faiblesses » (un mauvais galop) étaient liées à des lignées particulières. Alertés par ces désagréments, les éleveurs ont fait en sorte d'améliorer encore leur sélection afin d'écartier de l'élevage les chevaux transmettant ces

caractéristiques ou d'opérer des croisements permettant de les atténuer, voire de les supprimer.

Selon Jean-Paul Musette, un cheval n'évalue pas la difficulté d'un obstacle en centimètres : il la juge sur la difficulté qu'il a ou non à la franchir. Au cavalier de ne confronter son cheval qu'à des obstacles pour lesquels il aura été progressivement préparé. C'est la raison pour laquelle il convient de ne mettre que des cavaliers avertis sur des jeunes chevaux : montés par des cavaliers sans expérience, qui vont commettre des erreurs, le cheval va devoir de lui-même fournir trop d'efforts pour compenser un manque d'impulsion, une mauvaise trajectoire, une faute de mains de son cavalier. Il lui fera ce cadeau une fois, deux fois, puis finira par aller au refus parce qu'il aura fini par prendre conscience de l'effort qu'on attend de lui. C'est aussi le problème des chevaux achetés par des parents hyper-motivés qui offrent à leurs enfants des montures de prix et d'expérience, afin qu'ils puissent briller en concours et préfèrent à la limite investir dans un cheval plutôt que dans des leçons. Ces chevaux, montés par des cavaliers sans assez de technique, vont finir par se faire peur et/ou mal, parce qu'ils ne peuvent pas en permanence compenser par leur expérience et leur technique l'incompétence de leur jeune cavalier. On vendra alors le cheval en disant que tout compte fait, il n'était pas assez bon...

Une passion qui se partage dans le respect mutuel

C'est le travail qui paye, et rien d'autre : un travail raisonné et adapté au cheval et aux circonstances... Parents et enseignants ont ici un rôle capital à jouer, en apprenant aux enfants que sauter gros n'a aucune valeur si c'est sauter mal. Enseigner aux jeunes les vertus de la patience, du travail, du respect d'autrui (même si cet « autrui » est un animal) voilà l'essentiel, voilà qui les fera aller loin. Peut-être pas en équitation, car qui peut préjuger de ce que sera l'avenir sportif de ces futurs adultes, mais dans la vie tout court où, chacun le sait, rien ne va de soi. L'équitation est et doit rester une passion partagée par le cavalier et son cheval. Le plaisir de l'un ne doit pas se faire aux dépens de l'autre... « Quand j'ai participé à un gros week-end de concours avec Vigo, de retour à la maison, je pars promener avec lui. Un cheval, c'est fait pour galoper dans la nature, pas pour sauter des parcours ou enchaîner des reprises de dressage. Je pars avec Vigo et je lui rends un peu du bonheur qu'il m'a donné... »(Philippe Lejeune)

Patricia Kindermans

Article réalisé avec les conseils avisés de Jean-Paul Musette, Philippe Lejeune et Patrick Mc Entee.